



**HAL**  
open science

## ”Le Gascon extravagant, la valeur de l’expérience et la fiction comme discours d’histoire (de Loudun)”

Laurence Giavarini

### ► To cite this version:

Laurence Giavarini. ”Le Gascon extravagant, la valeur de l’expérience et la fiction comme discours d’histoire (de Loudun)”. Les Dossiers du Grihl, 2007, 1 (1), 10.4000/dossiersgrihl.225 . hal-03824868

**HAL Id: hal-03824868**

**<https://hal.science/hal-03824868v1>**

Submitted on 21 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *Le Gascon extravagant*, la valeur de l'expérience et la fiction comme discours d'histoire (de Loudun)

Laurence Giavarini

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dossiersgrihl/225>

DOI : 10.4000/dossiersgrihl.225

ISBN : 978-2-8218-0966-6

ISSN : 1958-9247

### Éditeur

Grihl / CRH - EHESS

### Référence électronique

Laurence Giavarini, « *Le Gascon extravagant*, la valeur de l'expérience et la fiction comme discours d'histoire (de Loudun) », *Les Dossiers du Grihl* [En ligne], 1-1 | 2007, mis en ligne le 14 juin 2007, consulté le 09 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/dossiersgrihl/225> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dossiersgrihl.225>

---

Ce document a été généré automatiquement le 9 septembre 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International  
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

---

# *Le Gascon extravagant, la valeur de l'expérience et la fiction comme discours d'histoire (de Loudun)*

Laurence Giavarini

---

- 1 Le nom de Loudun n'apparaît pas dans le roman du *Gascon*, et pourtant la question de la possession joue un double rôle dans la lecture que l'on est tenté d'en faire. D'une part, le cas de celle qui est nommée « la fille » semble permettre une contextualisation du roman paru en 1637, pendant l'affaire de la possession collective, qui a commencé en septembre 1632 et dure au-delà de 1638. D'autre part, cette contextualisation tend à confirmer l'identification de l'auteur à Onésime de Claireville, fils d'un pasteur protestant de Loudun, même si cette identification a été établie par d'autres voies – de la correction de Sorel dans l'édition 1667 de *La Bibliothèque Française* par rapport à sa première attribution à Du Bail en 1664<sup>1</sup> jusqu'à la constitution d'une unité stylistique d'auteur par Felicità Robello, l'éditrice du livre, à la suite, semble-t-il, d'une suggestion de la préface<sup>2</sup>. Par un curieux phénomène d'aller et retour, l'histoire de la possession de la fille, première dans le roman, invite à ancrer la lecture dans une histoire et un lieu réels, alors même que si l'affaire de la possession de Loudun est bien présente dans le roman, elle n'y existe que proprement décontextualisée. Il est vrai que *Le Gascon extravagant* ne semble pas *a priori* avoir à témoigner, ni de Loudun ni d'autre chose : « l'histoire comique » annoncée sur la page de titre définit l'appartenance du livre à la littérature, l'indécision de la référence semble dès lors autorisée par un tel rattachement, même si l'on attend, aujourd'hui du moins, plus de présence du monde social dans l'histoire comique que dans d'autres formes narratives fictionnelles du XVII<sup>e</sup> siècle. Rien que de très justifié donc à ne pas trouver le roman du *Gascon* dans l'ensemble d'écrits qui sont nés de Loudun, avec Loudun – des signes sur la main de Marie des Anges aux multiples récits dont Michel de Certeau a établi la bibliographie<sup>3</sup>.
- 2 Comment alors entendre la formule de Sophie Houdard dans ces pages : « *Le Gascon* ne peut pas échapper au succès de Loudun » ? *Le Gascon* ne peut pas ne pas être lu par rapport à Loudun, *Le Gascon* ne peut se lire hors du contexte de Loudun – *Le Gascon*

n'échappe pas au succès de Loudun, comme on n'échappe pas à ce qui, au présent, revient vers vous et donne du sens – le mort, la rumeur, le remords. Plus précisément, il n'échappe pas à ce qui fait de Loudun un événement d'écritures – écritures sur les corps des possédées, écritures-relations de la possession par les religieuses, par les exorcistes, par les témoins. Tout le monde écrit dans l'affaire de Loudun : le diable sur le corps des filles, les filles sur ce qui leur est arrivé, les religieux sur ce qu'ils observent en l'ayant produit comme tel, comme observation, les sceptiques sur ce qu'ils observent comme témoins. Tout le monde écrit, mais en disposant des rapports à l'écriture distincts et des lignes de temporalité différentes : écritures au présent ou au passé de la possession en train d'avoir lieu ou qui a eu lieu, écritures de la possession subie, construite ou observée. Est-il alors possible de réfléchir sur l'appartenance du *Gascon extravagant*, en tant qu'il s'agit d'un écrit, à un événement qui s'est écrit dans le temps même de son apparition, ou qui a été constitué en événement par les écrits qui l'ont rapporté, parfois au plus près de son surgissement, tout en assumant le fait que cette description de l'événement me vient en partie du présent, de Certeau et de ses commentateurs<sup>4</sup>.

- 3 Plutôt que de partir d'une sorte de présence sans référence de l'événement de Loudun qui ferait tout de même signe d'un ancrage de la fiction philosophique dans le monde et dans l'histoire, je me propose ainsi de lire le *Gascon* comme un texte qui appartient à l'affaire de Loudun en tant qu'événement en partie construit autour de la question de l'écriture, par une floraison d'écrits<sup>5</sup>. Je ferai ainsi l'hypothèse que s'il ne s'agit pas d'un roman qui écrit à proprement parler une histoire de Loudun, il s'y produit néanmoins un certain discours d'histoire sur l'affaire de la possession : c'est donc bien l'histoire, et non le réel qui est l'objet de l'écriture du roman. D'où la nécessité et l'intérêt de le faire sortir de la série des histoires comiques dans le cadre desquelles on l'étudie, comme il semble donc l'exiger<sup>6</sup>, ces histoires que l'on caractérise souvent par le degré de réalité qu'elles comprennent et qui peut à l'occasion concerner des affaires de possession<sup>7</sup>. L'hypothèse que le roman appartient en tant qu'écrit à Loudun permet alors d'approcher l'histoire (de Loudun) par cet « envers » que nous semble être la fiction. Mais ce n'est jamais que renvoyer une fiction à une autre fiction : renvoyer la fiction qu'est le roman dans son rapport assez lâche à une référence réelle ou historique, à la fiction collective de Loudun, cette institution commune de l'événement de la possession comme théâtre social, « confrontation d'une société avec les certitudes qu'elle perd et celles qu'elle cherche à se donner »<sup>8</sup>, comme événement d'écritures. C'est donc écriture d'une fiction contre fiction d'écritures. Sont ainsi mises en rapport la fiction comme modalité narrative propre, selon nous, à la littérature, et la fiction comme récit non littéraire, mais engageant aussi une réflexion sur le vrai et le faux, ou tout au moins produisant un discours qui interroge ces catégories en les mettant en scène. Cette mise en rapport me semble autorisée par ce qui, dans le roman du *Gascon*, nous paraît aller vers la question du libertinage, du scepticisme, ou d'une critique de la crédulité et d'une mise en scène du jugement – problématiques qui concernent la préface aussi bien que le texte –, même s'il ne s'agit pas ici pour moi de savoir si *Le Gascon extravagant* est un roman libertin.
- 4 L'enjeu serait plutôt la fiction comme point de départ et objet d'un récit d'histoire : la fiction de la possession comme discours symptomatique sur le temps présent (en son temps), mais aussi la fiction romanesque comme écriture de l'histoire de la possession. Ou encore la fiction du corps possédé comme symptôme collectif et la fiction comme discours sur le corps-symptôme. J'essaierai plus loin de revenir sur cette notion de

symptôme, mais on peut déjà l'envisager ici comme une production troublée de signes écrits et donc comme production d'une lisibilité troublée du corps. Le roman du *Gascon* n'est certes pas une analyse historique de Loudun, mais il s'ouvre bien sur une crise qui connecte immédiatement le lecteur à Loudun et tout en construisant une mise en scène sceptique et critique de la possession, engage aussi un propos sur le temps, sur l'histoire du temps. Posant ainsi la question de manière radicale, on pourrait se demander en quoi le roman du *Gascon* appartient à Loudun comme événement d'écritures et comme symptôme, s'il n'en est pas à proprement parler un témoignage<sup>9</sup>.

Écrire l'événement : l'expérience comme apparition du corps-spectacle

- 5 Dès lors que l'on cesse de considérer l'évidence d'une présence lâche de Loudun dans le roman du *Gascon*, on est amené à observer tout ce qu'il ne dit pas, tout ce qui manque – outre le nom de la ville et celui des acteurs, la contagion des possessions, la présence des religieux, des médecins et des exorcistes, celle des spectateurs venus assister à la possession et aux exorcismes. Envisagé sous l'angle peut-être paradoxal d'un texte produit par Loudun, le *Gascon* apparaît d'abord comme un texte qui ne raconte pas Loudun, qui ne fait pas la relation de l'épidémie de possession, mais qui délimite d'abord le lieu que l'on pourrait dire « philosophique » de l'analyse de la possession. Ce n'est pas le couvent des Ursulines, mais ce n'est pas non plus le seul théâtre du corps. C'est un lieu de la philosophie épicurienne, le printemps bienheureux d'une jouissance des plaisirs qui sait bien pourtant – de par l'inquiétude qui ne peut pas ne pas l'habiter<sup>10</sup> – qu'elle est soumise au changement, au trouble, à la discontinuité des passions. Un lieu de la philosophie antique « prend la place » du lieu réel qu'est Loudun, tandis que l'emploi de la première personne constitue ce lieu en cadre d'une expérimentation singulière, initiée par le passage du plaisir au trouble, de l'ordre de la nature au désordre humain, de la solitude à une forme de sociabilité « typique » (la fille, le narrateur, le gascon, le vieillard), lisible comme une réduction du monde social. L'ironie de cet *incipit* entreprend d'instaurer l'événementialité de la possession dans la philosophie, non l'histoire ou la théologie, et de circonscrire cette événementialité comme fiction philosophique d'un passage de l'idylle à un désordre, d'une stase du monde à la crise mélancolique, d'une profondeur des choses (ce sont les « *effets de la Nature* »<sup>11</sup>) au régime humain des apparences (« *des contorsions qui ne me sembloient pas aisées* » p. 56), à l'histoire en quelque sorte : l'histoire comme trouble, symptôme, sollicitant une narration.
- 6 Ainsi décontextualisée, ou plutôt « délocalisée », l'affaire de Loudun est également réduite à un seul nom, cette anagramme d'« Anges » que constitue sans doute le nom de la fille, « Segna »<sup>12</sup>, moins cachée par l'anagramme au demeurant, que désignée comme signe et ramenée ainsi à son pur surgissement de phénomène en un déplacement qui fait là encore passer du monde catholique du couvent à celui, sceptique, des signes, du monde d'une interrogation sur la croyance à celui d'une critique de la crédulité. L'affaire de Loudun n'est donc écrite dans le roman du *Gascon* que sur le mode d'une nudité elle-même expérimentale, le dispositif d'apparition du corps possédé instaurant la mise en scène de la possession comme expérience. Pour le dire autrement, le roman a sans doute en commun avec les différentes relations sur Loudun de produire l'affaire de la possession comme le lieu d'une interrogation sur le jugement – mais cette interrogation est ici définie à partir du lieu philosophique d'une fiction de l'expérience qui vient en quelque sorte absorber, intégrer l'expérience de la possession dans son récit propre. Les expressions du narrateur en ce sens sont nombreuses, qui dit au début

ne savoir s'il devait « *publier un miracle ou bien attendre qu'une plus longue expérience [lui] en eust donné une certitude plus grande* »<sup>13</sup>, puis progressivement, et de manière récurrente, affirme vouloir tirer « *des expériences* » de la fille<sup>14</sup>.

- 7 Sophie Houdard suggère, en référence à l'ouvrage de Christian Licoppe sur la formation de la pratique scientifique<sup>15</sup>, que cette fiction a pour effet de raccorder la possession au dispositif théâtral d'un nouveau régime de la preuve scientifique, la possession de la fille se donnant alors comme une autopsie susceptible de fonctionner en tant que « preuve » à l'intérieur d'une histoire des faits constituée sous les yeux des témoins et spectateurs. Il est vrai, la première crise de la fille implique le regard du narrateur dans le déclenchement de sa fureur :

Elle ne m'eut pas si tost apperceu, que passant d'une emotion ordinaire et naturelle dans une rage furieuse, et qui ne se peut quasi exprimer, elle se laissa tomber par terre, et avec des hurlemens épouvantables, elle fit devant moy des contorsions, qui ne me sembloient pas aisées<sup>16</sup>.

- 8 Mais il faut ajouter que la fiction philosophique reverse les expériences que le narrateur fait avec la fille, puis avec le gascon, au compte d'une jouissance constamment réaffirmée<sup>17</sup>, et que la critique de la spectacularité théâtrale du corps possédé est peu à peu intégrée aux plaisirs épicuriens qui ouvrent le roman, et vont finalement absorber les événements et les rencontres qu'il rapporte. C'est bien, je crois, ce que peut se permettre la fiction « comique » de l'expérience philosophique – absorber, ingérer, s'assimiler peu à peu l'expérience de la possession suivant un modèle humaniste, en somme, de l'apprentissage et de l'observation.
- 9 Le roman développe en son intérieur<sup>18</sup> le sens et la forme de cette autre expérience. Le décentrement du lieu de la possession se double en effet d'une reprise. Au spectacle du corps de la fille s'ajoute presque d'emblée la spectacularité du gascon, l'extravagance de l'un venant prolonger la possession pour redoubler d'abord la perplexité du narrateur, et les certitudes du vieillard. C'est fol contre possédé, sans doute, à ce qu'en croit ce dernier, mais si l'extravagance du gascon fait diptyque avec les contorsions de la fille, elle prend également en charge les questions qui devraient être celles de la possession, elle devient le centre de l'expérience en définissant l'expérience comme extravagance. Le symptôme extravagant vient occuper le centre du théâtre de la possession et le remplir de sa parole<sup>19</sup>. Mais s'il redouble la fille, c'est à la fois pour tenir sur la possession un discours très précis, incrédule et critique, et pour introduire dans le dispositif narratif la valeur d'une autre expérience qui me paraît développer le sens de l'expérience philosophique décrite par le narrateur, celle-là même qui absorbe la possession dans sa gestion des plaisirs. Le lecteur ne peut pas ne pas observer qu'apparaît en effet à l'intérieur du lieu expérimental de la possession une autre valeur de l'expérience, impliquant également le corps, quoique d'une manière très différente. L'inscription de la possession dans le lieu philosophique d'une fiction de l'expérience motive le récit d'une autre expérience qui a elle aussi à voir avec le théâtre, avec les signes, avec la dissimulation – écriture et lisibilité donc –, mais qui se dit dans d'autres termes, dans les termes du gascon précisément, avant de revenir, à plusieurs reprises, vers, ou sur la fiction-cadre.

Juger l'événement : l'expérience comme histoire éthique du corps

- 10 Que raconte en effet le « roman du gascon », sinon une expérience qui se constitue, à l'inverse d'une répétition mécanique et sans cesse augmentée des spectacles du corps, par accumulation d'expériences successives, confrontations de savoirs qui ne forment

peut-être pas une unité, mais sont ressaisis sans cesse par un seul « je », tandis que la fille semble pour sa part possédée par le dispositif expérimental qui la fait signe sous les yeux des autres personnages ? Être sujet d'un discours sur soi ou bien objet d'un discours collectif, être sujet d'une lecture des signes ou corps écrit par les signes que l'on offre au public – cela ne définit pas du tout la même valeur de l'expérience.

- 11 L'expérience du gascon s'écrit donc sur plusieurs registres, et d'abord, c'est essentiel, celui de l'amour. De la timidité à la passion amoureuse, puis à la colère :

Toutes ces raisons m'obligerent à la moderation, et l'expérience que j'avois dans l'excessive dépense faite, pensant par là rendre Floricee amoureuse de moy, me donnoit des repentirs et des resolutions d'estre plus sage à l'avenir, et considerant bien la difficulté qu'il y a aujourd'hui d'avoir de l'argent, et de parvenir, je rêvassois sur la route que je devois prendre, et la condition que je desirois embrasser<sup>20</sup>.

- 12 Le vocabulaire de la dépense définit le registre dans lequel se construit l'expérience, en vertu d'une articulation avec le gain qui devient l'objet particulier de la compétence du gascon. Le monde de l'expérience est ainsi celui dans lequel se constitue la nécessité économique de la dissimulation, économie réelle et investissement libidinal tout ensemble :

L'experience en amour que j'avois acquise à mes depens me fit resoudre à dissimuler la bonne volonté que j'avois pour cette belle, et me contraignant à vivre dans l'indiferance, je ne faisois pas semblant de la considerer avec un œil blessé<sup>21</sup>.

- 13 Mais il est aussi celui où le gascon peut abandonner son corps au désir d'autrui – faire l'expérience d'un investissement dont il est l'objet :

Les privautez que nous avons ensemble ne luy deffendaient aucune partie de mon corps<sup>22</sup>.

- 14 Une ambiguïté apparente marque certains passages où il semble que la source de l'expérience n'est pas dans les expériences passées du gascon, mais dans les lieux communs du discours amoureux qui inscrivent dans le roman une expérience transmise par les livres et la tradition. Ainsi, d'une parodie de l'amour néoplatonicien :

Mais comme il est bien difficile de couvrir long temps un grand feu sous sa cendre, mon industrie se trouva vaine, et mes inventions ne furent pas assez fortes pour abuser davantage la Demoiselle qui connoissoit bien que je l'aymois<sup>23</sup> ;

- 15 ou lors d'un discours sur la constance :

[...]me ressouvenant qu'il n'y a rien que la constance n'emporte, je fis vœu de perseverer en l'amour que j'avois pour elle, jusques à ce que la mort m'eût osté la faculté d'aymer<sup>24</sup> ;

- 16 ou encore, un peu plus loin à propos de la jalousie :

[...] comme c'est l'ordinaire de ceux qui ayment de prendre de l'ombrage de tout, j'entré dans une méfiance contre ma Metresse par la liberté qu'elle donnoit à ceux qui l'approchoient<sup>25</sup>.

- 17 Cela ne signifie pas qu'il y ait moins d'expérience dans le lieu commun que dans les amours vécues par le gascon, mais que celui-ci confronte indifféremment son existence aux lieux de ce savoir de l'amour dont il s'est dit spécialiste<sup>26</sup> et à sa propre histoire. Tout est affaire de lisibilité, tout se reverse dans un apprentissage de l'écriture. Il n'y a ainsi peut-être pas grand sens à postuler un ancrage de l'expérience amoureuse du gascon dans la seule vie « vécue » – il faudrait dire plutôt que la notion d'expérience permet de rassembler un ensemble de savoirs d'amour acquis par l'existence, mais aussi par les livres, disponibles pour une confrontation avec le monde et ressaisis par la

première personne. Cette confrontation permet d'instituer telle vérification, ou telle contradiction – ainsi :

Je n'estois pas alors en petite pene, car je confesse franchement que j'estois jaloux et quoy qu'on die que la jalousie est en amour ce que sont les brouées aux fleurs, si croy-je qu'on ne peut aymer veritablement et sans dissimulation une Dame ou une autre personne, qu'on n'aprehende en mesme temps de perdre l'objet aymé, et ceste aprehension que je nomme une juste crainte passant pour jalousie ne me doit pas estre reprochée comme une tache indigne d'un honneste homme<sup>27</sup>.

18 Éprouver le lieu commun pour en connaître les limites, prendre la mesure de ce qui entre ou n'entre pas dans l'éthique de l'honnête homme, nommer ce que l'on éprouve, accepter d'être objet autant que sujet du désir – tels sont les jalons de l'expérience du gascon.

19 Il y a en ce sens, dans le roman, un discours éthique qui ne se réduit pas à la critique des femmes, ou à la réécriture satirique d'histoires d'obtention de faveurs par des moyens dissimulés, mais qui consiste à faire passer le jugement dans ses actions :

Tant d'expériences me firent enfin sage, et m'obligerent de confesser que ceux-là sont bien heureux qui se peuvent affranchir de l'empire des femmes, et pour mon regard je pris dès lors resolution de ne m'assujétir point sous les rigueurs d'une épouse, qui trahit et souille la couche, qui luy devoit estre sainte et venerable<sup>28</sup>.

20 Dans un premier temps, on peut dire que c'est le « je » du gascon qui rend possible cette construction d'une expérience, c'est le « je » qui permet d'unifier la série des aventures dans le sens d'un apprentissage à travers lequel un sujet reverse au compte de l'obtention de nouveaux gains les leçons de l'expérience précédente.

Extravagance/ décentrement, structure/ sens

21 À travers l'expérience des femmes, le « roman du gascon » fait peu à peu entrer dans la fiction tout le monde social absent du théâtre de la possession<sup>29</sup>. Il l'y fait entrer par le corps, comme apprentissage des sentiments et des apparences, de l'échec et des ruses destinées à accomplir ses désirs, et il le déborde – le volume des récits du gascon est bien plus important, à la fin, que celui de la fiction-cadre. On pourrait dire ainsi que le lieu philosophique de la possession comme expérience est en quelque sorte rempli par la vie et la parole du philosophe moral, rempli par cette expérience capable en outre de se reverser en critique des « fadezes », d'une « maladie fort aisée à guerir »<sup>30</sup>. Il est rempli par la connaissance de son « personnage »<sup>31</sup>, connaissance de la dissimulation, de la médecine des humeurs, des modes de la poésie et de la lettre d'amour, de la manière de n'apparaître nulle part comme auteur<sup>32</sup>... On pourrait dire tout aussi bien que l'expérience du gascon remplit le lieu expérimental de la possession, tout comme les lieux de ses aventures – Bayonne, Gentilly, Paris, mais aussi Poitiers, non loin de Loudun – prennent la place du nom absent de Loudun. Le « roman du gascon », s'il est contenu dans le roman du *Gascon extravagant*, finit par le déborder, littéralement l'envahir par les bords et s'identifier à lui, notamment quand les amours du personnage passent dans la fiction-cadre (avec Castor et Pollux, avec Dorphise). Mais si l'on reconnaît à travers ce dispositif certains des lieux topiques de la fiction comique – la prison, l'apprentissage des femmes, la formation d'une compétence en matière d'écritures –, la structure d'inclusion du monde social dans la fiction de la possession lui confère une dimension critique originale. À ce titre, l'écriture a un statut particulier dans la série des apprentissages du gascon : elle est l'envers de son discours sur le corps, elle est mise à l'épreuve d'une topique de l'amour dans laquelle le sujet de l'écriture disparaît, devient simple compétence ; elle est ainsi l'espace d'une pure

dissimulation, qui me paraît avoir pour envers à la fois la parole du gascon dans son propre « roman », et la présence de l'auteur dans le roman même du *Gascon*. Un auteur qui, lui, n'est pas tout à fait dissimulé, puisque, nous dit la préface, on peut le reconnaître à son style.

- 22 La structure narrative contient et développe le principe initié par le redoublement du symptôme – possession / extravagance ; mais elle joue aussi des possibilités de retournement impliqué dans l'analyse du symptôme – vrai / faux, extravagant ou pas. Le « roman du gascon » apparaît peu à peu comme l'envers des expérimentations qui mettent le corps de la fille au centre des questions du narrateur et des affirmations du vieillard, mais aussi comme l'envers du « je » de la fille. À l'enfer décrit par celle-ci comme en une allégorie<sup>33</sup> répond le « petit Enfer » des prisons vécues par le gascon<sup>34</sup> ; au discours d'autorité sur la possession diabolique qui fait l'essentiel des jugements du vieillard sur la fille répond une réflexion sur les signes dans les expériences du gascon. Le lecteur trouve même, au cœur d'une de ces expériences, une réflexion qui annule la différence axiologique entre les signes. C'est ainsi qu'aux accusations de dissimulation, une des conquêtes du gascon répond par l'équivalence des signes vrais et des signes mensongers du point de vue du plaisir sensuel ressenti par celui qu'étreint une femme<sup>35</sup> – une façon assez radicale de faire sortir le corps de l'herméneutique binaire sollicitée par le théâtre de la possession, pour le ramener à une logique de la sensation qui ne se soumet pas au visible. Le roman du *Gascon* montre bien par là à quel point l'herméneutique du corps possédé, tout comme celle du corps extravagant d'ailleurs, appartient à une forme critique de socialisation des individus, réglée par le regard d'autrui<sup>36</sup>. Mais en même temps, il ouvre le récit sur un ailleurs de l'alternative vérité / mensonge, un ailleurs qui serait une éthique du corps rapporté à ses sensations, à la vérité du plaisir. Discours épicurien, sans doute, qui est ici d'autant plus important qu'il figure à l'intérieur d'une série de cercles concentriques produits par le récit : cercle des expériences du gascon inscrit au cœur d'une herméneutique chrétienne du corps comme signe trompeur, elle-même ancrée dans le lieu philosophique d'une expérimentation de la possession comme expérience. Le centre du récit du gascon se réfléchit ainsi dans les bords du roman, dans la fiction-cadre du narrateur. C'est un des intérêts de ce livre que cette façon de produire du sens à partir d'un dispositif narratif qui définit les discours en fonction de leur centralité ou de leur marginalité.
- 23 Objet d'une mise en scène dans la fiction-cadre, la critique du corps possédé que porte le « roman du gascon » consiste ainsi en un renversement constant de la logique des signes vrais et faux. Le personnage fait l'objet d'une série d'apprentissages successifs qui s'achèvent, comme attendu, par celui du théâtre :
- Alors il me fallut monter sur le theatre, et ceux qui me virent représenter mon personnage dirent tout haut que j'avois parfaitement bien fait<sup>37</sup>.
- 24 C'est, de manière intéressante, le point où le roman de l'expérience du gascon rejoint la critique philosophique de l'expérience de la possession – et au renversement des signes qui met, sous les yeux du gascon, une vieille femme laide là où il attendait les charmes de la jeune fille aimée, correspond le monde à l'envers d'une fille marchant au plafond<sup>38</sup>. La structure même de la théâtralisation du corps autorise cette réversibilité des signes<sup>39</sup>, *topos* des histoires comiques, mais aussi trait caractéristique de la possession de Loudun si l'on en croit l'abbé d'Aubignac s'étonnant de ce que les filles sont ligotées quand elles sont calmes, et déliées quand elles sont en convulsion...<sup>40</sup> Ainsi le jugement d'expérience du gascon peut-il rejoindre, à la fin du roman, l'expérimentation du jugement par le narrateur, tout comme le gascon semble

rejoindre le narrateur, comme la bouffonnerie de la fille marchant au plafond semble mimer le devenir-machine de la possédée, le sens « comique » de sa foncière matérialité en somme.

L'écriture du symptôme, ou la possession de Loudun comme histoire

- 25 Le lieu d'une expérience philosophique de la possession (comme expérience) délimité par l'*incipit* du roman, c'est donc l'antique lieu de la philosophie morale où peuvent s'écrire d'autres savoirs – sur la maladie, les discours, l'écriture, la feinte –, savoirs que la première personne du gascon rapporte à une expérience de l'amour, définissant ainsi un mode d'appréhension du monde par le corps désirant. Inversement cette expérience est ce qui donne à cette première personne une épaisseur étonnante et forte. Car c'est moins en effet le « je » qui constitue les anecdotes en expériences que les récits d'expérience qui donnent un contenu à la fiction linguistique de la première personne du gascon, et qui la constituent en marque d'un « sujet » d'une parole.
- 26 Cette dernière remarque me ramène à l'hypothèse initiale d'un *Gascon* qui entrerait dans la série des écrits sur Loudun, à côté de témoignages en première personne ou de relations données par des spectateurs de l'épidémie de possession. On comprend bien désormais que la première personne du « roman du gascon » n'est pas une voix participant au concert collectif, même si le gascon prend par ailleurs en charge, dans la fiction-cadre, des énoncés que l'on peut aisément rapprocher de ceux d'un d'Aubignac, d'un Grandier ou d'un La Mesnardière par exemple<sup>41</sup>. Elle n'est nullement un sujet, elle est plutôt la fiction linguistique d'un mode d'appropriation du monde social par un individu engagé dans ses expériences à travers son corps, ses sentiments et ce que l'on pourrait appeler sa *mêtis*, sa ruse. Elle porte son histoire dans le lieu de la fiction-cadre jusqu'au point de rejoindre le temps de cette fiction – possession et extravagance. En ce sens, *Le Gascon extravagant* ne produit pas seulement une hiérarchie des discours à partir de leur localisation narrative, il définit une temporalité des expériences, c'est-à-dire une historicité de la possession comme symptôme : symptôme de la possession dans l'histoire du narrateur, symptôme de l'extravagance pour le gascon, et peut-être symptôme de Loudun comme épidémie de possession dans le passé – Loudun comme symptôme.
- 27 On peut avoir l'impression que le passage du roman à l'événement historique, son exemplarité historique si l'on veut, se fait ici bien vite, par glissement analogique, sans véritable justification, qui plus est, de cette notion de symptôme appliquée à la possession et à Loudun. Il me semble pourtant qu'on y est autorisé par le fait que le roman a délimité un commencement de l'histoire – une apparition justement, la survenue d'une image corporelle (fantôme, possédée, extravagant – images d'hystérie). C'est cette forme apparaissante de l'événement du corps – dédoublé entre la possession et l'extravagance – qui me permet de parler de symptôme. Mais c'est donc aussi cet enjeu de démontage / remontage narratif autour du symptôme – j'ai parlé jusqu'à présent de trouble – qui fait de celui-ci ce que Georges Didi-Huberman nomme un « inconscient de l'histoire »<sup>42</sup>. Le symptôme est à ce titre un peu plus que le signe, il est le signe pris en charge par le roman comme écriture du corps à l'intérieur du lieu antique de la philosophie morale, il est le corps comme histoire<sup>43</sup>. Et sans aller peut-être jusqu'à dire avec Didi-Huberman qu'il n'y a d'histoire que de symptômes, il n'en est pas moins intéressant d'accepter de lire dans le roman du *Gascon* ce qu'il produit d'un discours d'histoire qui ne serait pas assimilable aux relations du temps sur la possession, bien sûr, mais pas non plus réductible à une histoire moderne de Loudun : un discours d'histoire initié par la prise en charge de l'apparition comme

expérience du corps et confrontation à d'autres valeurs de l'expérience du corps. Ce qui, j'y insiste, constitue cette apparition, pour nous lecteurs, en symptôme.

- 28 Reste ce passage exemplaire du roman comme histoire constituée autour du symptôme à Loudun comme symptôme, et donc à l'histoire de Loudun, passage qui ne serait donc pas le seul fait d'un rapprochement entre la technique romanesque et la lecture d'un Certeau, mais que le roman semble proposer lui-même, ou du moins rendre possible<sup>44</sup>. Ce passage me paraît en effet en partie construit sur la valeur typique, ou ethnotypique, comme écrit Jean-Pierre Cavaillé, du gascon : un gascon sans nom, mais un gascon qui porte les signes topiques d'une figure littérisée pendant le règne d'Henri IV et dans les années qui suivent. Cette valeur typique est ce qui permet au gascon d'être représentatif, précisément lorsqu'il pourrait nous apparaître comme le plus singulier – quand il tient un discours d'expérience. Cette valeur typique introduit de l'histoire dans le roman, elle rappelle peut-être que les premières crises de possession à Loudun (septembre 1632) ont assez exactement coïncidé avec la fin du duc de Montmorency, décapité à la fin du mois d'octobre 1632 au terme d'un procès qui frappe les contemporains : Montmorency, gouverneur du Languedoc, figure d'un grand qui combat pour le roi, puis se retourne contre Richelieu, qui entretient des cercles cultivés où l'on compte nombre de gascons comme le comte de Cramail ou, jusqu'à sa mort, Théophile.
- 29 Comme le souligne Jean-Pierre Cavaillé, le « roman du gascon » porte aussi dans le lieu de la possession la mémoire de la France d'Henri IV, autre gascon dont les peintres servent de référence au style de l'auteur, selon la préface. On peut alors se demander dans quelle mesure il n'y a pas, dans cette préface, un jeu de références que le texte exclut et qui seraient plus lisibles pour les contemporains que pour nous. Ainsi de la mention d'Hercule habillée en Omphale<sup>45</sup> – pas plus femme au demeurant que le gascon n'est extravagant – qui, outre qu'elle fait signe vers une des représentations connues d'Henri IV en Hercule terrassant l'Hydre que fut la Ligue, n'est pas sans évoquer le frontispice des *Pensées du solitaire*, ouvrage de 1629 donné par le comte de Cramail et son entourage de l'académie des Philarètes à Toulouse. Sur ce frontispice figure précisément la représentation d'un homme habillé en femme. Le volume des *Pensées du solitaire*, difficile à interpréter, a probablement été publié dans ce milieu de gascons spécialistes de l'écriture, mais aussi guerriers – la première partie est dédiée au duc de Montmorency, la seconde au maréchal de Bassompierre –, capables de produire un recueil de discours amoureux topiques placés sous l'effigie d'un guerrier temporairement contraint au repos et portant quenouille<sup>46</sup>. Ce que le gascon rapporte de ses pratiques d'écriture coïncide assez bien avec ce qu'un tel volume nous dit d'une compétence scripturaire exercée dans ces milieux gascons – connaissance des écritures topiques, jeux parodiques, refus d'auctorialité compris.
- 30 Plus largement, la métaphore picturale proposée par la préface attire l'attention sur le fait que la structure du *Gascon extravagant* est porteuse d'un discours sur les modalités écrites de production du sens – sur ce qui se joue entre les bords et le centre, ou le cadre et le « tableau ». C'est à partir d'un décentrement de la possession par rapport à son lieu réel, de son transport dans un lieu topique de la philosophie, d'un autre transport de la possession à l'extravagance qu'un discours d'expérience peut se dire et que la possession est construite comme symptôme : événement d'une apparition autour duquel se forme un montage complexe d'écritures narratives. On pourrait alors conclure que la narration tisse entre le temps du récit-cadre et le « roman du gascon »

un rapport qui produit la structure romanesque du *Gascon extravagant* comme discours d'histoire sur la possession, et que le décentrement du récit par rapport à Loudun permet au roman de se faire ainsi histoire de l'événementialité de la possession de Loudun.

- 31 Il faut revenir maintenant au silence auctorial du livre, d'autant qu'Onésime de Claireville a « avoué » – comme écrit Sorel<sup>47</sup> – ses autres fictions. Cette question de l'anonymat, la première posée par Felicità Robello au début de son édition, est liée selon elle au genre même de l'histoire comique<sup>48</sup>. Elle n'implique pas d'ailleurs que l'auteur véritable du livre ne soit pas connu. Mais elle implique tout de même un certain usage de l'auctorialité. Le nom d'auteur permet d'assigner l'ouvrage à une identité sociale, souvent portée au XVII<sup>e</sup> siècle par un nom de lieu. Mettre le nom de Claireville en tête du *Gascon extravagant* eût sans doute été assigner trop « clairement », trop directement le roman au lieu de la possession de Loudun, à la ville de Loudun même. S'il est vrai que la voix du gascon fait apparaître un des points conflictuels de Loudun, dont Michel de Certeau dit qu'il a été politiquement réglé par et autour de l'affaire de la possession – celui de l'opposition entre protestants et catholiques, la ville ayant été autrefois une de ces places de sûreté données par l'ancien roi de France aux huguenots –, l'identification entre le roman et son personnage soulignée par la préface n'implique-t-elle pas précisément un autre type de règlement politique de la question religieuse qui traverse la possession<sup>49</sup> ? C'est en se confondant avec la disposition linguistique de l'ethnotype du gascon que le roman peut porter un discours moral sur Loudun comme dispositif de théâtralité et de croyance, comme fiction. C'est ainsi qu'il introduit dans le lieu philosophique où s'écrit la possession la valeur d'un règlement politique qui ne saurait être dit de manière littérale, mais qui est politiquement inscrit dans le roman comme « prise de parole ». Voire comme prise de parole écrite à partir de l'expérience du gascon. On pourrait comprendre ainsi le fait que la préface se soit ouverte sur la déploration d'un monde disparu, que « l'ami de l'auteur » appelle le « règne de l'humilité » : soit le règne d'une éthique du corps comme expérience commune. Il y a bien dans le roman – préface et texte tout ensemble – un discours sur le présent qui intègre le symptôme comme ce qui lui permet de produire un discours d'histoire sur le présent immédiat.
- 32 Il est évident qu'une telle structure nécessite la mise à l'écart de l'auteur. Le roman garde la mémoire d'un envers de l'expérimentation de la théâtralité diabolique. Il se souvient de modes d'appropriation du social que le théâtre de la possession rend peut-être caducs, ou qu'il nie en remplaçant tous les acteurs sociaux par ces personnages que mime la sociabilité typique du roman<sup>50</sup>. Il remplit la fiction même du personnage du gascon, son exemplarité typique. Et c'est pourquoi la somme de ses récits, leur variété, l'indécision consubstantielle du « je » qui les porte et autorise les échanges de place entre le narrateur et le gascon – tout ce qui fait la forme à la fois transmise et construite, par l'écriture, de l'expérience passée dans le roman – exclut de rapporter celle-ci à l'autorité et au présent d'un nom d'auteur, d'un nom de lieu, au nom trop clair d'une ville.
- 33 Ce n'est pas là simplement un jeu de mot, ni seulement une référence à la prudence nécessaire d'une publication en régime autoritaire. Le discours du gascon (roman, personnage, langue) sur la possession, sur le lieu de la possession comme lieu d'une crise des discours, de l'autorité, d'une maladie sociale qui convoquerait en son théâtre le monde de son temps, ce discours ne pourrait être énoncé qu'en se coupant

originaires du théâtre de ce lieu. Si l'événement de Loudun n'est situable qu'à l'intérieur du découpage de ce théâtre qui est le lieu de saisie d'une « expressivité des actions »<sup>51</sup>, le roman du *Gascon extravagant* me paraît établir que ce théâtre est le contraire d'un questionnement éthique sur les actions, que ce questionnement ne saurait être directement assignable au nom de lieu qui fait autorité sur la possession. Il doit au contraire se déplacer dans le lieu philosophique d'une mémoire de l'expérience – savoirs sur l'amour, la croyance, les discours, le jugement et les plaisirs d'un corps naturel –, si du moins il entend être un questionnement véritable. Cette élaboration narrative et critique de la mémoire n'est-elle pas ce qui rend possible la promesse de la préface<sup>52</sup> : guérir la mélancolie des lecteurs du temps, ceux qui ont perdu leur roi, leur jeunesse, leurs amis poètes ?

## NOTES

1. *La Bibliothèque Française*, Paris, La compagnie des Libraire du Palais, 1667, p. 197.
2. *Le Gascon extravagant*, éd. Felicità Robello, Pubblicazioni dell'Istituto di Lingue e letteratura straniera moderne, Università di Genova, Piovan editore, Albano Terme, 1984, préface, p. 52 : « Toutefois comme la maniere des peintres est differente [...] et qu'on les discerne assez par leur coloris et par ce qu'ils ont de plus affecté ; je m'imagine qu'on n'aura pas la peine de s'enquerir de l'auteur de ce livre, pourveu qu'on se donne le soin de jeter les yeux dessus. »
3. Michel de Certeau, *La Possession de Loudun*, Paris, Gallimard, « Folio Histoire », 2005 [1970].
4. Notamment Christian Jouhaud dans son séminaire sur l'écriture de l'événement (séance du 4 janvier 2005 en particulier).
5. Cette hypothèse de lecture croisera en bien des points celle de Filippo d'Angelo sur les rapports du *Gascon* et de la censure (donc de la dissimulation). Il s'agit ici pour moi d'essayer de voir en quoi le roman de Claireville peut être lu comme discours d'histoire (sur Loudun).
6. Comme Jean Serroy dans *Roman et réalité. Les fictions comiques au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Minard, 1981, p. 338-360.
7. Voir notamment dans *La première Journée* de Théophile de Viau, la visite à une « demoniaque » : *Œuvres complètes*, éd. Guido Saba, Paris, Honoré Champion, « Sources classiques », 1999, t. II, chap. III, p. 16-17.
8. Michel de Certeau, *La Possession de Loudun*, éd. citée, p. 15.
9. C'est-à-dire à certains égards comment le texte de *La Possession de Loudun* nous fait lire le roman du gascon.
10. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 55 : « rien ne travailloit mes esprits, que l'aprehension d'un changement contraire aux delices que je goûtois à longs traits ».
11. *Ibidem*.
12. Je suis, avec les contributeurs de ce volume, la proposition de Michèle Rosellini à ce sujet, Anges valant pour Jeanne des Anges. Mais il y a aussi à Loudun une sœur « Agnès », qui n'est pas il est vrai la supérieure du couvent. On voit comment nous

lisons le *Gascon* avec l'histoire établie de la possession de Loudun, celle qui fait de Jeanne des Anges, une des deux figures – avec Grandier – de l'événement, d'autant qu'elle a écrit en 1644 une relation de son expérience.

13. *Le Gascon extravagant, op. cit.*, p. 63.

14. *Ibid.*, p. 257.

15. Voir son article, notes 43 et 44, et cf. Christian Licoppe, *La Formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Éditions La Découverte, 1996.

16. *Le Gascon extravagant, op. cit.*, p. 56.

17. *Ibid.*, p. 67 : « j'avois envie de jouir plus longtemps de l'agréable divertissement de ses extravagances », p. 100, etc.

18. Difficile de ne pas penser, à partir de ces métaphores que je sollicite, à la façon dont le narrateur de *Pantagruel* entre dans le corps du géant, et y voyage.

19. Il faut noter que l'extravagance du « berger », dans le roman de Sorel, était aussi une critique des modes de constitution du comportement social par l'imitation des nouveaux courtisans. Dans le gascon, la répétition, ou l'imitation mécanique que peut susciter le spectacle du visible est bien donnée comme l'origine de l'extravagance : ainsi du moment où le gascon mime « burlesquement » le duel représenté dans un tableau, comme piqué par une pulsion mimétique (p. 100-101).

20. *Le Gascon extravagant, op. cit.*, p. 113.

21. *Ibidem*

22. *Ibid.*, p. 182.

23. *Ibid.*, p. 114.

24. *Ibid.*, p. 115.

25. *Ibid.*, p. 116.

26. Cf. aussi : « je reconnus alors que le proverbe estoit veritable, et qu'il ne falloit jamais croire avoir des amis, que premierement on ne les eust esprouvez dans la necessité. Car de tous ceux qui faisoient gloire de mon amitié, et recherchoient ma compagnie avec de grandes humilitez, je n'en vis jamais un me venir consoler en mon affliction », p. 214.

27. *Ibid.*, p. 116.

28. *Ibid.*, p. 127.

29. Pour exemple : « j'aprenois là comme vivoit le bourgeois » (p. 200) ; ou un peu plus loin : « j'estois ravy d'entendre toutes ces choses et faisant semblant de les aprouver et le louer comme les autres, je ne laissois pas d'en avoir une autre opinion : et sans communiquer mon dessein, je me formois à leurs depens, et voyois les vices dont ils estoient entachez, et connoissant qu'ils n'avoient point de confidence si grande avec personne, qu'ils ne se donnassent carriere à son prejudice, je m'empeschois de me communiquer ouvertement, et tâchois de ne leur donner point à mordre, ny à me mettre sur les rangs » (p. 202).

30. *Ibid.*, p. 63.

31. *Ibid.*, p. 75

32. *Ibid.*, p. 76 ssq. : « Je me servois d'une méthode qui n'étoit pas commune, et mes termes recherchez ne donnoient point à connoistre l'auteur. »

33. *Ibid.*, p. 142-150.

34. *Ibid.*, p. 214 ssq. Épisode qui permet à Jacques Berchtold d'intégrer l'analyse du *Gascon* à ses *Prisons du roman*, chap. XII.

35. *Ibid.*, p. 123-124 : « car à le bien prendre que t'importe que mes caresses soient feintes ou véritables, pourveu qu'en mes embrassemens tu goustes des plaisirs ravissans au delà de l'imagination, et que je te flate par des apas qui charmeront tes sens. [...] Quand je te dis que je t'aime, que par mes caresses je te le témoigne, et que tu reçois de moy le contentement que tu en esperes, je ne me puis pas imaginer que tu ayes une grande raison de te plaindre. Par effet je répons à mes paroles, et je mets en pratique toutes les affeteries dont je me puis imaginer pour te donner de l'amour, tu dois estre content, et ne trouver pas mauvais, si je fais la même chose pour un autre qui viendra me cajoler apres toy. »

36. Voir par exemple l'épisode où le vêtement à l'antique du gascon lui fait « représenter naturellement son personnage » (p. 274) devant un public.

37. *Ibid.*, p. 302.

38. *Ibid.*, p. 305 et 306.

39. À noter que Segna n'est pas seulement l'anagramme d'Anges, mais son palindrome exact.

40. *Relation de M. Hédelin, abbé d'Aubignac, touchant les possédées de Loudun au mois de septembre 1637*, in Robert Mandrou, *Possession et sorcellerie au XVII<sup>e</sup> siècle*. Textes inédits, Fayard, 1979, p. 164 : « [...] sitôt que le démon paraît, on détache les filles et on les laisse en pleine liberté, de sorte qu'elles sont liées comme filles et relâchées comme démons ». Il n'est d'ailleurs pas indifférent que La Mesnardière et d'Aubignac, auteurs l'un d'une *Poétique* qui fait une large place à l'analyse des passions, l'autre d'une *Pratique du théâtre*, ait chacun écrit un texte sur le théâtre de la possession à Loudun.

41. Voir là-dessus l'article d'Amélie Blanckaert dans ce volume.

42. Voir *Devant le temps*, à l'ouverture duquel j'emprunte cette réflexion sur le symptôme comme « double paradoxe visuel et temporel », interrogeant le temps et l'histoire (Paris, Les éditions de Minuit, « Critique », 2000, p. 40).

43. On pourrait dire à l'inverse que c'est cette prise en charge que ne fait pas le narrateur de *La première Journée* de Théophile de Viau, parce qu'il porte un diagnostic sur la possédée qui ne fait pas retour sur la fiction, mais clôt l'épisode de la possession simulée. Mais bien sûr, Loudun n'a pas eu « lieu » au moment où paraît la *Première Journée*.

Pour ce qui est de la prise en charge de Loudun comme symptôme, il me semble qu'elle est l'objet même de la démarche de Certeau dans *La Possession de Loudun*, notamment dans le trouble que son récit instaure autour de la question du commencement de la crise. Certeau part de la peste qui avait ravagé Loudun dans les années précédentes.

44. Même si, je l'ai dit, c'est bien la lecture de Certeau qui me suggère de lire ainsi le roman du gascon.

45. *Le Gascon extravagant*, *op. cit.*, préface, p. 53 : « Et de mesme que Hercule fit assez connoistre autrefois qu'il n'estoit point femme, quoy qu'il en eust pris l'habit, on verra que le gascon ne sera point extravagant » [...]

46. *Les Pensées du solitaire*, Paris, Antoine de Sommerville, 1629.

47. C'est, dans *La Bibliothèque Française*, l'expression utilisée pour parler des ouvrages qu'un auteur accepte de signer de son nom.

48. Cf. aussi la préface, *op. cit.*, p. 52 : « [L'auteur] a cru qu'il ne falloit point faire voir son nom pour autoriser cette pièce comique ».

49. *Ibidem* : « je m'imagine qu'on n'aura pas la peine de s'enquerir de l'auteur de ce livre, pourveu qu'on se donne le soin de jeter les yeux dessus : et si les Guzmans, les Lazarilles, les Visions de Quevedo, les Bergers extravagans, les Francions, et tant

d'autres aventures de ce mesme genre, ont servy d'entretien à des personnes assez sérieuses ; ce Gascon réjouira sans doute les plus mélancoliques, puis qu'il a trouvé l'art de joindre l'utile au délectable, et que sous prétexte de raconter un vice, il trouve occasion de le reprendre. Il l'a voulu nommer Gascon, pour se mocquer de tous ceux qui se meslent de contrefaire les Gascons [...] » (je souligne les expressions qui construisent l'équivoque).

50. Il est ainsi frappant de voir comment le roman constitue autour de la fille des articulations temporelles autres que celles que l'analyse historique d'un Certeau suggère (à partir de la peste), mais qui sont en quelque sorte rendues lisibles par cette analyse. Avec cette différence que les récits du gascon ne donnent pas de commencement à la possession, ils disent le monde qui s'arrête là – la façon dont le récit rejoint la fiction-cadre à la fin du roman, l'échange de position entre le narrateur et le gascon en témoignent.

51. J'emprunte cette expression à Christian Jouhaud dans le séminaire mentionné sur *La Possession de Loudun*.

52. *Le Gascon extravagant*, op. cit., p. 52 : « ce Gascon réjouira sans doute les plus mélancoliques, puis qu'il a trouvé l'art de joindre l'utile au délectable [...] ».

## RÉSUMÉS

J'interroge dans cet article le rapport que le roman du *Gascon* entretient avec l'événement de la possession de Loudun qui n'y est jamais mentionné en tant que tel, mais sert constamment de référence à la lecture qu'on peut en faire. Comment l'écrit qu'est le *Gascon* participe-t-il de l'événement d'écritures qu'est, suivant l'analyse de Michel de Certeau, la possession de Loudun ? J'analyse successivement la façon dont la possession est d'emblée inscrite dans un lieu de la philosophie épicurienne, comment le récit enchâssé dans la fiction-cadre développe l'expérience du Gascon en une éthique du corps, et comment le roman peut ainsi se lire comme une « histoire de Loudun » en tant que symptôme. Le *Gascon extravagant* et sa préface se lisent ainsi comme des textes interrogeant dans la possession un théâtre du corps qui fonctionne à l'inverse d'une éthique des actions. Le roman serait une autre forme de consolation du problème religieux que la possession a « réglée » d'une manière spectaculaire et a-mémorielle, en se proposant pour sa part comme un fragment de mémoire gasconne et, sinon libertine, du moins protestante.

*Le Gascon extravagant*, value of experience and fiction as a speech on the history (of Loudun) : In this paper, I question the relation between the novel of the Gascon and the event of the demonic possession of the Ursulines in Loudun. This event is never mentioned, however it is constantly used as a reference in our way to read the novel. How the written piece that the Gascon is, does take part in the event of writings which is immediately this demonic possession, as stated by Michel de Certeau in his analysis ? I analyse first the way how this possession is immediately abscribed within a common place of the Epicurian philosophy, then how does the story embedded in the fiction-framework develop the gascon's experience as a body ethics, and finally how the novel can be read as a « history of Loudun » as a symptom. The *Gascon extravagant* and its forewords are read as texts which, within the framework of the demonic possession, question a body theater functioning contrary to an ethics of actions. The novel would be another form find

consolation for the religious issue which was « solved » by the possession on a spectacular and un-memorial way, since it presented itself as a piece of Gascon – if not Libertine at least Protestant – memory.

## INDEX

**Mots-clés** : libertinage, possession, événement, expérience, symptôme, philosophie épicurienne, éthique des actions, Certeau

**Keywords** : libertinism, gascon, event, symptom, Epicurian philosophy, ethics of actions

## AUTEUR

### LAURENCE GIAVARINI

Laurence Giavarini est maître de conférences en littérature française des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles à l'université de Bourgogne. Elle travaille actuellement sur les rapports entre politique et représentation dans les textes et les images de la pastorale de cette époque, ainsi que sur le libertinage comme pratique auctoriale. Elle est l'auteur d'une édition critique, traduction et introduction, du *Compendio della poesia tragicomica* de G. Guarini (octobre 2007). Elle a fait paraître les actes du colloque de Dijon (mars 2006) « Construire l'exemplarité. Pratiques littéraires et discours historiens (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) » sur le site de Fabula : <http://www.fabula.org/colloques/sommaire150.php>